

Eléments pour la lecture analytique du texte tiré du roman d'Annie Ernaux, La Place, 1983.

Objectifs et enjeux.

- Analyser le regard porté par la narratrice sur son père ;
- Comprendre l'ambition sociologique du récit autobiographique au XXe siècle.

Lecture analytique.

I Comment la narratrice rend-elle compte de la prise de distance avec ses parents ?

La prise de distance de la narratrice par rapport à son milieu social est manifeste. Les déterminants possessifs de la 1^{re} personne circonscrivent à la fois les activités et le territoire de la narratrice à l'intérieur de la maison familiale : « Je travaillais mes cours », « toujours dans ma chambre » (l. 1-2). Les adverbes « toujours » et « jamais », renforcés par l'imparfait d'habitude, soulignent le caractère total de la coupure avec sa famille, qui se traduit par une absence complète de communication : « On mangeait sans parler » (l. 2-3). La métaphore de l'émigration (« J'émigre doucement vers le monde petit-bourgeois », l. 4-5), ainsi que l'emploi des termes « monde » (l. 4) et « univers » (l. 11) pour désigner des catégories sociales mettent en évidence le clivage entre son milieu et celui auquel elle aspire. À partir de la ligne 3, elle emploie le présent de l'indicatif pour décrire sa rupture avec sa classe sociale : « Tout ce que j'aimais me semble *péquenot* » (l. 6). Elle renvoie dans un passé révolu tous les repères de son enfance, abordés dans une énumération hétéroclite où se côtoient pêle-mêle personnages, objets fondateurs, symboles de la culture populaire : « Luis Mariano, les romans de Marie-Anne Desmarests, Daniel Gray, le rouge à lèvres et la poupée gagnée à la foire qui étale sa robe de paillettes sur mon lit » (l. 6-8). C'est dans le rapport au langage que la prise de distance est le plus lisible. Ainsi les propos des parents sont-ils déconnectés de toute communication, figés dans un statut d'exemples voire réduits à l'état d'aphorismes ridicules : « par exemple, "la police, il en faut" ou "on n'est pas un homme tant qu'on n'a pas fait son service" » (l. 9-10).

II En quoi le père se trouve-t-il dans une situation ambiguë ?

La narratrice analyse le décalage que l'école a installé entre elle et son père. Le dialogue et les échanges sont rompus, aussi bien de la faute du père que de celle de la fille, comme le souligne le parallélisme « Il n'osait plus me raconter des histoires de son enfance. Je ne lui parlais plus de mes études » (l. 12-14). À la fois admiratif et réprobateur, le père porte un regard ambigu sur les études de sa fille qui lui sont devenues « incompréhensibles » (l. 14-15). Il est en effet respectueux de l'école, sésame pour « obtenir une bonne situation et *ne pas prendre un ouvrier* » (l. 22), mais aussi suspicieux face à ce qu'il considère comme une « souffrance obligée » (l. 21-22) : « Il s'énervait de me voir à longueur de journée dans les livres, mettant sur leur compte mon visage fermé et ma mauvaise humeur » (l. 19-20). L'incompréhension du père est parfaitement illustrée par sa sacralisation du mot « travail » : « Il se fâchait quand je me plaignais du travail » (l. 15-16). Le sens qu'il accorde à ce mot symbolise également le fossé que les études ont creusé entre sa fille et lui car, à ses yeux, lire, écrire, étudier n'est pas vraiment « travailler » : « Il disait que j'apprenais bien, jamais que je travaillais bien. Travailler, c'était seulement travailler de ses mains » (l. 34-37). Les activités intellectuelles sont ainsi assimilées à une forme d'oisiveté ou de luxe. C'est ce qui explique la honte paradoxale du père d'avoir une grande fille qui n'a pas

encore d'emploi : « Devant la famille, les clients, de la gêne, presque de la honte que je ne gagne pas encore ma vie à dix-sept ans » (l. 25-26), « Il craignait qu'on ne me prenne pour une paresseuse et lui pour un crâneur » (l. 30-32). La narratrice explique la situation ambiguë du père par son incapacité à communiquer avec sa fille. Il ne peut créer de dialogue que si leurs échanges font référence à des domaines qui ne lui sont pas étrangers, c'est ce qu'elle souligne en évoquant de façon humoristique l'exception du latin : « Sauf le latin, parce qu'il avait servi la messe » (l. 14). Ce qu'il ne parvient pas à assumer, c'est de ne plus être maître de leur relation, de ne plus pouvoir jouer son rôle de père initiateur ; il lui est impossible d'accepter une inversion des rôles qui ferait de sa fille l'initiatrice à de nouveaux savoirs et de nouvelles valeurs. Devant l'érosion de son pouvoir, la narratrice montre combien les sentiments du père sont ambigus : « Et toujours la peur ou peut-être le désir que je n'y arrive pas » (l. 17-18). Annie Ernaux évoque une autre interprétation, l'impossibilité d'un amour paternel généreux et désintéressé, mais en insistant sur le terme « peut-être » au moyen des petites majuscules, elle choisit de la signifier sans l'assumer pleinement. Elle suggère plus loin une autre explication : ce qui importe au père, plus que de perdre sa fille, c'est d'assurer son bonheur. Or il ne parvient plus à en repérer les signes, étranger à la catégorie sociale dans laquelle sa fille, transfuge, évolue dorénavant : « Mais que j'aime me casser la tête lui paraissait suspect. Une absence de vie à la fleur de l'âge. Il avait parfois l'air de penser que j'étais malheureuse » (l. 22-24).

III Qu'est-ce que le récit peut apporter à la narratrice adulte ?

L'écriture permet à la narratrice de mesurer l'ampleur du bouleversement, personnel et social, de son existence. La phrase qui clôt le premier paragraphe (« L'univers pour moi s'est retourné », l. 11) en suggère la puissance : les termes « univers » et « s'est retourné » évoquent un cataclysme, le passé composé insiste sur l'aspect accompli, la forme pronominale renforce la position d'objet de la narratrice. À travers son récit, la narratrice adulte analyse les difficultés de sa position d'adolescente. Ainsi, c'est par un paradoxe qu'elle décrit l'aporie de son errance entre deux mondes : « C'est le temps où tout ce qui me touche de près m'est étranger » (l. 3-4). Cette phrase semble faire écho à celle de Rousseau dans les *Rêveries du promeneur solitaire* : « Tout ce qui m'est extérieur m'est étranger désormais ». En substituant à « Tout ce qui m'est extérieur » la paraphrase « tout ce qui me touche de près », Annie Ernaux souligne le caractère inouï de sa situation : ce qui est le plus proche d'elle est en même temps le plus lointain. Elle ne se reconnaît plus dans les valeurs ni dans le langage de sa classe sociale. Pour autant, elle n'est pas pleinement intégrée dans le milieu petit-bourgeois dont elle retranscrit le jargon en italiques (« cucul » ; « péquenot », l. 6 ; « préjugés », l. 9 ; « gens simples ou modestes ou braves gens », l. 12). En transcrivant des mots en italiques, comme les paroles de ses parents ou ses propres mots mis à distance par des guillemets (« Je faisais de "l'ironie" », l. 3), la narratrice emprunte différentes voix, et cette polyphonie lui permet d'éloigner le passé pour mieux l'analyser.